

Les Villes d'Art Célèbres



HENRI HYMANS

Bruxelles

H. LAURENS, ÉDITEUR

Les Villes d'Art célèbres

BRUXELLES

PAR

HENRI HYMANS

CONSERVATEUR HONORAIRE DE LA BIBLIOTHÈQUE ROYALE DE BRUXELLES
MEMBRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE
CORRESPONDANT DE L'INSTITUT DE FRANCE

Ouvrage orné de 139 gravures

PARIS

LIBRAIRIE RENOUARD, H. LAURENS, ÉDITEUR

6, RUE DE TOURNON, 6

1910

Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays



Photo Neurdein.

Vue générale.

BRUXELLES

CHAPITRE PREMIER

APERÇU GÉNÉRAL

Population. — Vestiges de la première enceinte. — Les boulevards intérieurs. — Le monument Anspach. — Quartiers du centre. — Le bombardement de 1695 et ses conséquences. — Caractère particulier de l'architecture bruxelloise ancienne. — La Grand'place et ses environs. — L'église Saint-Nicolas.

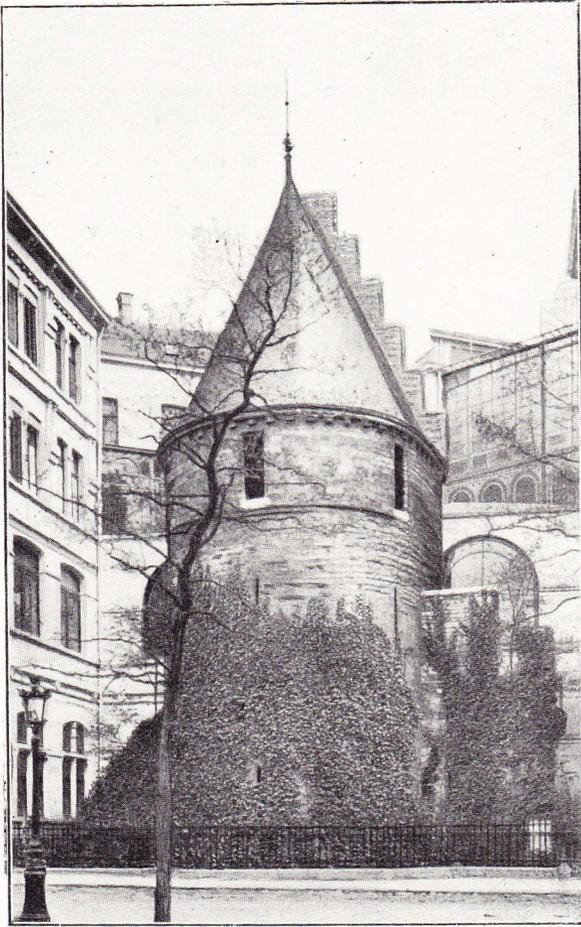
Ni le chiffre de sa population, ni l'étendue de son territoire ne font de la capitale de la Belgique un des grands centres européens ; elle compte, en revanche, parmi les cités les plus riantes et les plus fréquentées. A une situation avantageuse, elle joint l'attrait de belles promenades, de majestueux édifices, de précieuses collections artistiques et scientifiques, titres d'ailleurs reconnus à la faveur des étrangers, que charme surtout son élégance.

On l'a définie, non sans exactitude, comme « une petite ville prisonnière d'une grande. » Et cela est, ma foi.

Enfermée de toutes parts dans ses populeux faubourgs, dont aucune limite apparente ne la sépare, Bruxelles forme, avec eux, une agglomération de quelque 600.000 âmes. Comme ville, proprement dite, elle en compte moins de 200.000.

Anomalie d'autant plus singulière que, depuis plus de cent ans, déjà, elle a vu niveler ses remparts et que s'il lui reste une porte, c'est à titre purement décoratif. La Porte de Hal, limite de la ville vers le midi est, à proprement parler, le dernier vestige de l'enceinte de 1379, suivie d'une manière très précise, dans son tracé actuel, par la ligne des boulevards de ceinture, décrétée par Napoléon, en 1810.

De la primitive enceinte, celle du XI^e siècle, de 1040, exactement, des restes curieux ont survécu. Perdus dans le fouillis des constructions

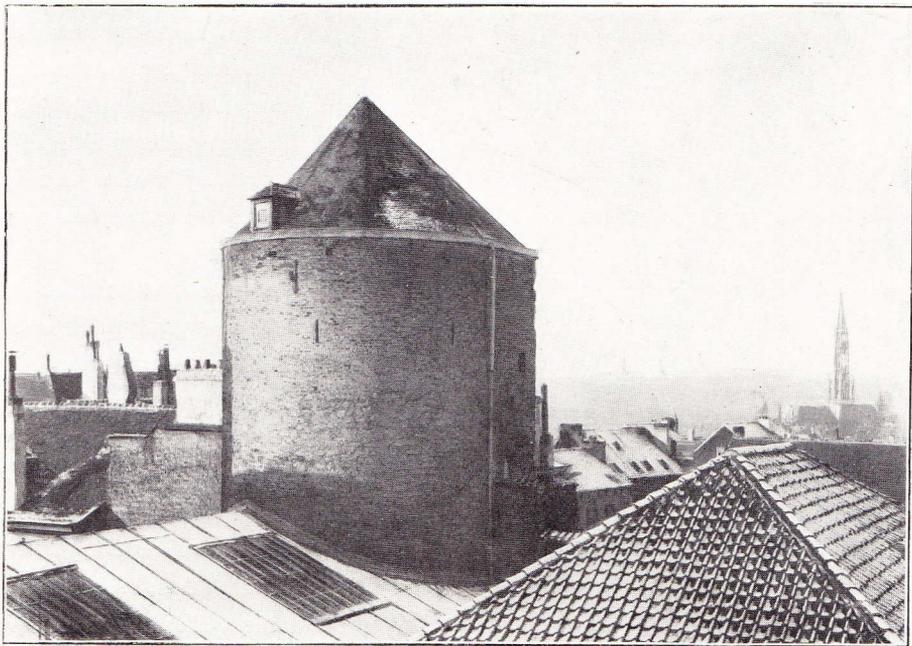


La « Tour noire », vestige de la première enceinte.

parasites, ils se signalent, de loin en loin, à la faveur de quelque démolition. C'est ainsi notamment que se révéla l'ancienne « Tour Noire », dans le voisinage de la première église Sainte-Catherine. Type intéressant d'architecture militaire du moyen âge, restaurée aux frais de la ville en 1895, la vénérable construction est à deux étages, pourvus de créneaux et sommée d'un toit conique. Elle mérite l'attention des archéologues.

Faisant partie, toujours, de la même ligne de défense, subsiste, au fond

d'une cour de la rue Steenpoorte n° 6, et dans un état de conservation très remarquable, le plus complet des témoins de cette période reculée. C'est une tour, plus exactement un donjon ayant, jusqu'au milieu du XVIII^e siècle, pu servir de geôle. Il y a peu de temps, elle était encore occupée par de nombreux ménages. La prodigieuse épaisseur de ses murs en explique la survivance. C'est là, prétend la tradition, que fut incarcéré, en 1719, le doyen de corporation François Anneesens, tribun populaire qui, sous



Tour de la première enceinte. Rue Steenpoorte n° 6.

le régime autrichien, expia sur l'échafaud son énergique revendication du privilège des métiers. Les fenêtres ogivales, éclairant la vieille construction, offrent cet intérêt particulier d'être, suivant les archéologues, les plus anciens échantillons du style existant en Belgique.

L'agrandissement de Bruxelles au XIV^e siècle, eut pour conséquence de reculer la limite de la ville jusqu'à la Porte de Hal, c'est-à-dire d'étendre le territoire urbain vers le sud, de tout le rayon de l'actuelle rue Haute, la plus populeuse des artères de la capitale. Sous Charles-Quint, il fut question, un moment, de le restreindre dans un intérêt stratégique¹.

¹ La superficie de Bruxelles, au moyen âge, était d'un peu plus de 877 hectares ; les dernières extensions la portent à 1071 hectares, à peine.

Les villes perdent le plus souvent en caractère pittoresque ce qu'elles gagnent en importance monumentale. Bruxelles, mieux que la plupart des capitales, eu égard aux circonstances qui présidèrent et président encore à ses transformations, n'est pas sans avoir gardé l'empreinte de son passé historique. De là un cachet très particulier et, nous le croyons, en bonne partie, son attirance. Peu de villes, en effet, impressionnent



Photo Neurdein.

Vue des canaux de la Senne avant 1867 (d'après Van Mœer).

par une plus agréable diversité dans la physiologie de leurs rues, une plus complète absence de banalité dans le type des constructions privées. En général d'une hauteur modérée, celles-ci se proportionnent à la largeur des rues, et tandis que la remarquable différence des niveaux permet à l'œil d'embrasser, par endroits, de lointaines perspectives, l'on aime à constater la netteté avec laquelle s'accusent, dans les façades, les courants successifs du goût. De la fusion de ces éléments résulte, à défaut toujours d'un caractère imposant, l'absence de la froideur engendrée, si fréquemment, dans les grandes capitales, par la prédominance d'un style imposé. Les architectes belges ont fait preuve d'initiative. On peut les en louer.

Bruxelles a un passé lointain et considérable. Il suffirait pour l'attester de son magnifique Hôtel de Ville et de son imposante Collégiale des Saints Michel et Gudule. Résidence fréquente des ducs de Brabant, puis des ducs de Bourgogne; devenue sous Charles-Quint la capitale des Pays-Bas, elle était de la part de l'Empereur, belge de naissance, l'objet d'une prédilection particulière. Aussi lui donna-t-il la préférence pour l'accom-

plissement de l'acte mémorable de son abdication, en 1555. Par la suite y séjournèrent fréquemment les princes de la maison d'Autriche, Philippe II, les archiducs Albert et Isabelle, enfin, jusqu'à la conquête française, les gouverneurs généraux.

Au XVI^e siècle, on la surnommait la « Noble », et Guichardin, écrivant, en 1567, sa *Description des Pays-Bas*, la signalait comme un lieu digne de la demeure et résidence d'un grand monarque. « On y voit, disait-il, une multitude de seigneurs, de hauts potentats, de gens nobles qui, de leur présence et de leurs carrosses servent d'ornement à la ville. » Les plans du XVII^e siècle la montrent ayant des rues spacieuses et régulières, des carrefours ornés de fontaines, circonstance qui laissait rarement de charmer les voyageurs.

Fontium copia, cæli amœnitate et ædificiorum splendore nobilissima; ainsi s'expriment, à son sujet, d'anciens auteurs. L'œil y était réjoui, en outre, par les jardins ombreux environnant les demeures.

La Senne, un affluent de l'Escaut, y décrivait des méandres aujourd'hui voûtés, mais dont peuvent se souvenir encore les vieux Bruxellois.

On se rend facilement compte de la physionomie du Bruxelles d'alors par une série de peintures de l'Hôtel de Ville et par un ensemble de dessins appartenant au Musée communal, qui lui fait face. Ces œuvres, de remarquable précision, ont pour auteur un peintre bruxellois de beaucoup de talent, J. B. Van Moer (1819-1884).

Mais la pénétration de la Senne en ville constituait en fait une terrible gêne. Les crues d'une rivière sans aucune valeur pour la navigation,

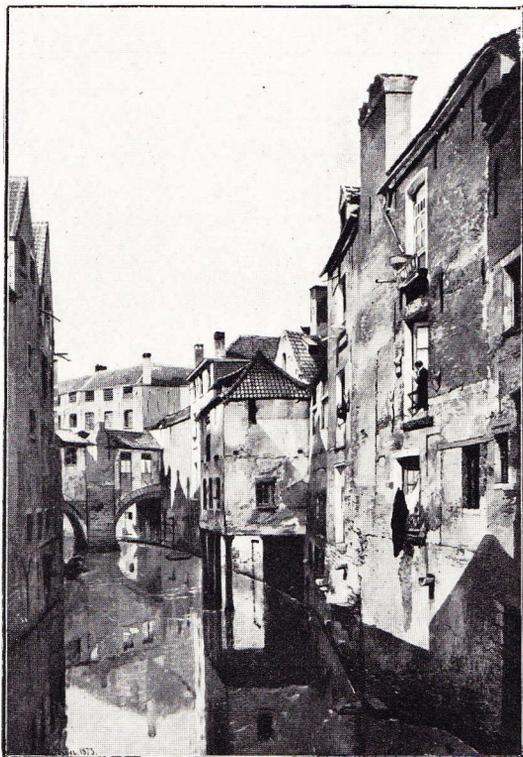


Photo Neurdein.

Vue des canaux de la Senne avant 1867.
(D'après Van Moer).

occasionnaient par moments, de véritables désastres. De plus, les canaux enserrant l'île Saint-Géry, berceau de la cité, étaient d'infâmes cloaques ; il fallait, à tout prix, porter remède à un état de choses également préjudiciable à la santé et aux intérêts de la population. L'idée de voûter la Senne, souvent considérée, entra dans les voies de la réalisation, presque au lendemain de l'avènement du roi Léopold II, prince que l'histoire surnommait le « Bâtisseur ». Énergiquement poursuivie sous l'administration du bourgmestre Anspach, l'œuvre, entamée en 1867, fut



Photo Neurdein.

Le Boulevard Anspach.

accomplie en un temps relativement court, eu égard à l'immensité de l'entreprise. Il suffit de sept années pour la mener à bien.

Traversant la ville dans toute son étendue, du nord au sud, la voie grandiose qui venait d'être créée mettait en communication directe les deux gares principales de la ville, faisant circuler l'air et la lumière dans des milieux jusqu'alors absolument déshérités.

Rendez-vous des flâneurs autant que des hommes d'affaires, les boulevards du centre contribuent d'une manière puissante à la splendeur de Bruxelles. La circulation y est intense et la physionomie même des passants impressionne par son caractère de variété. L'on a l'illusion de la rencontre, en cet endroit, de gens venus des points les plus opposés de l'Europe en quête de plaisirs ou amenés par leurs affaires, soucieux

de profiter des ressources de la capitale à l'un et à l'autre point de vue.

La Ville n'envisageait point la seule utilité. Mue par le désir de donner un caractère monumental à la voie qu'elle venait de créer, elle inscrivit à son budget une somme de 110.000 francs, destinée à être répartie entre les auteurs des plus belles façades érigées sur les nouveaux boulevards. De là, naquirent des constructions vraiment remarquables. La première prime échut à l'architecte Henri Beyaert (1823-1894), auteur de la maison n° 1, boulevard du Nord. La seconde et la troisième primes furent attribuées à M. Émile Janlet.

Cette même époque (1876) vit s'élever la Bourse, œuvre de M. Léon Suys, imposant ensemble architectural, à front du boulevard Ansapach et dont la somptuosité décorative exigea l'intervention de nombreux statuaires belges et étrangers dont Carrier-Belleuse et Rodin, à l'aurore de sa réputation et alors fixé à Bruxelles.



Photo Neurdein.

Maison primée, boulevard du Nord. Œuvre d'Henri Beyaert.

Cependant, le boulevard Central n'acquies sa physionomie définitive que par la disparition de l'ancienne église des Augustins. Cet édifice qui, jusqu'alors, la partageait en deux tronçons était depuis longtemps, désaffecté. On avait fini par en faire la Poste centrale. Érigée en 1620, sous le gouvernement des archiducs Albert et Isabelle, et par le plus fameux de leurs architectes, Wenceslas Coebergher, cette église fut transférée dans les quartiers nouveaux confinant à l'avenue Louise. Le monument appar-

tient à ce style baroque, caractéristique d'un moment où l'architecture religieuse connut en Belgique une période des plus florissantes. D'après l'historien Miræus, trois cents nouvelles églises s'élevèrent sur son sol sous les auspices des pieux souverains. De là, en grande partie, la diffusion du style hybride dont la vogue, en pays brabançon, est restée très en faveur dans la décoration des églises. Romaniste décidé, Coebergher attacha son nom au fameux sanctuaire de N.-D. de Montaigu, lieu de pèlerinage à peine moins fréquenté que celui de Hal et auquel les archiducs firent de grandes libéralités.

Donc, l'ancien « temple » des Augustins, comme on l'appelait, disparu, un vaste monument au bourgmestre Anspach (1864-1879) prit sa place. Point de jonction des boulevards du Nord, Anspach et de la Senne, sur une base de cinq cents mètres carrés, le château d'eau s'élève à une hauteur de dix-huit mètres et, chose intéressante, précisément dans l'axe de la Senne voûtée.

Ce bel ensemble décoratif est l'œuvre de M. Em. Janlet. Un obélisque central de marbre rouge de Norvège est surmonté d'une figure de saint Michel, patron de la ville, par Paul De Vigne (1843-1901). Les candélabres du pourtour sont, de même, en marbre rouge. De Vigne fournit les esquisses des bas-reliefs, dont la *Senne captive*, tandis que des statues de femmes de grandiose allure personnifient le *Pouvoir communal* et la *Ville de Bruxelles reconnaissante*. Ces œuvres portent la signature de l'éminent sculpteur Julien Dillens (1849-1904); les Chimères entourant la vasque, celles de MM. Braecke et De Vreese, enfin l'ornementation en bronze est d'un excellent sculpteur français, depuis plus d'un demi-siècle établi en Belgique, M. Georges Houtstont.

Le rapprochement si fréquemment fait de Bruxelles avec Paris se motive par d'autres similitudes que l'animation des boulevards du centre. Sans parler du luxe des étalages, du nombre et de la splendeur des cafés, il importe de rappeler encore les journaux presque tous rédigés en français, le répertoire presque exclusivement français, aussi, des théâtres.

Est-ce à dire que Bruxelles soit privée de toute physionomie propre, nous pourrions dire brabançonne? Qu'on se garde de le croire. Nul n'a parcouru les villes importantes de l'Europe centrale sans être frappé, à Bruxelles, du caractère fort spécial des quartiers ayant pour centre l'Hôtel de Ville — cette partie de la capitale qu'on désigne couramment comme « le bas de la ville », par opposition aux quartiers élevés et aristocratiques de l'est — et sans leur trouver encore une très franche couleur locale.

Bien que, de jour en jour, plus entamé par les transformations, ce Bruxelles-là conserve une physionomie à part. Ses rues sinueuses bordées de façades, rarement de plus de trois étages ; étroites, et à pignons mouvementés, parlent avec éloquence encore des siècles révolus, particulièrement de l'époque où la Belgique faisait partie des apanages de S. M. Impériale et Royale Apostolique.

La libre allure des habitants, le genre assez spécial de leur commerce, leur façon d'être et de vivre, la prédominance du flamand dans les rela-



Photo Neurdein.

La Bourse.

tions, nous transportent ici en un Bruxelles plus vivant, plus typique surtout, que celui des régions hautes où, dans la froide monotonie de leur splendeur nouvelle, s'alignent les majestueux hôtels de la noblesse et de la finance.

En dehors des circonstances qui, par la force des choses, devaient concourir à la refaçonner, au cours du XIX^e siècle, Bruxelles a gardé la trace d'événements plus graves, comme Londres se ressent encore de l'incendie de 1666, Lisbonne du tremblement de terre de 1755. Moins de trente ans après le premier de ces désastres, au mois d'août 1695, tout le centre de la ville devint la proie des flammes, allumées par les bombes dirigées sur ses constructions par l'artillerie du maréchal de Villeroi.

Il ne s'agissait point d'un siège — Bruxelles n'était pas en état de

défense — mais d'une démonstration ayant pour objet de faire diversion au fameux siège de Namur par les armées du grand roi. Trois mille huit cents maisons détruites ; quatre cent soixante autres ruinées ; l'Hôtel de Ville, à l'exception de la flèche, par miracle épargnée ; la Maison du Roi brûlée ; l'Hôpital, sans parler des églises, des chapelles, des couvents, entièrement ou partiellement réduits en cendres, tel fut le bilan de ces cruelles journées.

La population, impuissante à lutter contre un ennemi en quelque sorte invisible, assistait terrifiée à l'anéantissement de la partie, sinon la plus magnifique, du moins la plus prospère de l'agglomération.

L'incendie de l'Hôtel de Ville fut un désastre irréparable. Alors périrent les précieuses peintures de Rogier van der Weyden ; la *Légende d'Herckenbald* (Archambaud de Bourbon), et la *Justice de Trajan*, œuvres dont s'étaient émerveillés d'anciens voyageurs ; le portrait collectif de la magistrature de Bruxelles, cité comme une des pages les plus grandioses de Van Dyck ; *Cambyse et le juge prévaricateur*, par Rubens ; bref, tout ce que recérait de précieux le palais communal. Nous renvoyons le lecteur curieux à une série intéressante de gravures contemporaines signées Ant. Coppens et Rich. Van Orley. Il y pourra voir le déplorable état où se trouvait réduit le centre de la capitale. Des maisons de la Grand'Place, à peine quelques pans de murs restent debout. Les rues, les carrefours les plus intéressants semblent autant de terrains vagues.

Maximilien-Emmanuel de Bavière, alors gouverneur général, prince belliqueux qu'on devait, par une étrange contradiction, voir bientôt menacer lui-même les Bruxellois d'un nouveau bombardement¹, paya largement de sa personne et de sa bourse pour réparer le désastre. Comme par enchantement, des constructions nouvelles surgirent à la place des anciennes et le siècle n'était point révolu que les ruines accumulées avaient fait place à une cité rajeunie.

Mais Bruxelles n'était pas une résidence royale et la faire ou plus grande ou plus belle réclamait une initiative qui ne pouvait être que celle du souverain, fort indifférent à ce genre de préoccupations puisqu'il s'agissait d'une cité qu'il n'avait jamais vue. On ne créa donc à Bruxelles aucun monument nouveau, aucune place nouvelle, aucune rue même, si ce n'est la très insignifiante rue de Bavière.

Avec tout cela, la ville, en renaissant de ses cendres, avait changé

¹ Ce fut en 1706. Il exerçait alors un commandement dans l'armée franco-espagnole et combattait contre l'Autriche.

d'aspect. Aux maisons de bois qui, comme à Londres, avaient offert aux flammes un si facile aliment, s'étaient substituées des constructions de briques et de pierres. Plusieurs, à grands frais, sinon avec beaucoup de bonheur, mettaient en relief des architectes préoccupés tout d'abord

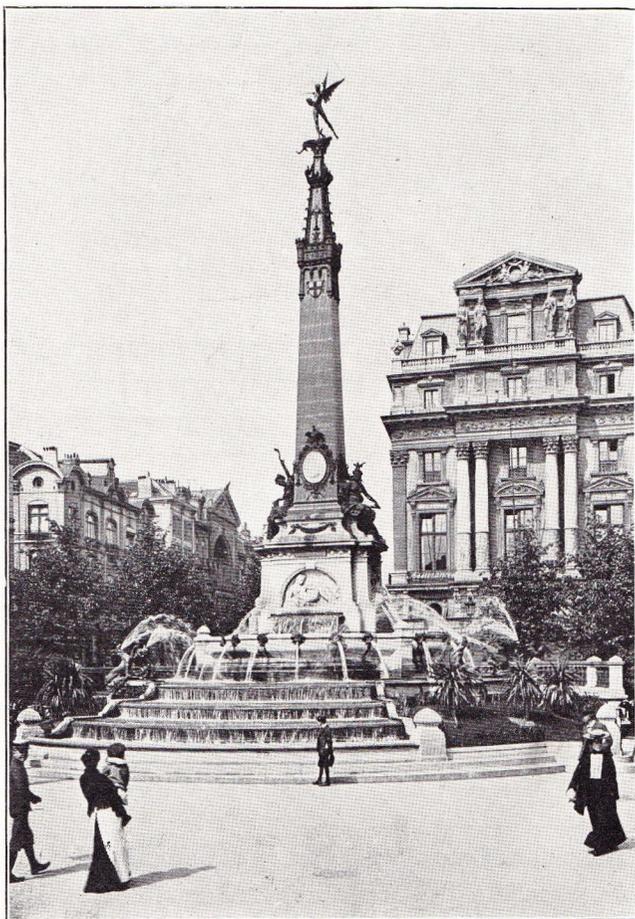


Photo Neurstein.

Monument du bourgmestre Anspach.

de substituer aux anciennes formules des bizarreries architecturales point exemptes de pittoresque, mais qu'il est difficile de ne pas signaler comme un amalgame des styles qui, dans les pays voisins, se disputaient la prééminence.

La rue de la Madeleine, le Marché aux Herbes qui la prolonge, la rue de la Montagne, un de ses affluents, la rue de la Violette, la Vieille Halle aux Blés, tout le centre, en un mot, garde de cette époque des

façades infiniment intéressantes et dignes, certainement, de détourner un moment l'attention du promeneur, des somptueux étalages auxquels est consacré le bas de ces vénérables restes d'un passé qui, bientôt, ne sera plus qu'un souvenir.

Bruxelles ne disposait, à ce moment, que d'un nombre limité d'architectes. Les principaux, Corneille van Nerven et Jean Cosyns, concoururent activement à la réédification de l'Hôtel de Ville et des maisons de la Grand'Place, en même temps que Guill. de Bruyn, lequel portait le titre d'architecte municipal.

Ailleurs, en Belgique, les constructions du genre de celles qui nous occupent sont fort rares, ce qui d'ailleurs s'explique par les circonstances particulières où se trouvait Bruxelles. On y constate l'influence de Jean et davantage de Daniel Marot.

Des pilastres d'une hauteur démesurée embrassent les fenêtres des étages et supportent la corniche où prend naissance un pignon aux lignes sinueuses qui, de ressaut en ressaut, va se terminant en un petit fronton triangulaire ou cintré, quelque chose comme une coiffure trop étroite sur une perruque trop grande¹.

Aux points saillants, la fantaisie décorative se donne libre carrière. Vases, pots à feu, torchères, apparaissent à profusion, tandis que les lucarnes des étages supérieurs, cintrées, rondes ou ovales dans les pignons, se décorent de guirlandes ou de rosaces, qu'enfin des cartels ou des médaillons occupent les espaces intermédiaires.

Ces façades mouvementées, de jour en jour plus rares, ne manquent nullement d'intérêt et l'on se prend à les regretter, à la vue des choses banales que le temps, servi par le goût médiocre des propriétaires, leur a trop fréquemment donné pour voisines.

Nous verrons à la Grand'Place les plus complets échantillons de ce principe architectural, où se combinent des éléments divers raccordés de la manière la plus fantaisiste.

Les constructions datées de l'année même du bombardement, ou de celles immédiatement subséquentes, sont assez nombreuses encore aux environs de la Grand'Place. Vieille Halle aux Blés s'en trouve un échantillon fort complet. Rue de Flandre, n° 46, au fond d'une cour, une façade de somptueuse ordonnance, datée par un chronogramme de 1697, porte la signature de Cosyns. Ce serait l'habitation même de l'architecte. Dans ses abondantes sculptures se confondent des figures allégoriques, des vases,

¹ Voir quelques échantillons de cette architecture dans le *Vieux Bruxelles*, publié en 1907, sous le patronage de la Ville et de la Société d'archéologie, intéressant album.

des trophées d'armes, accompagnant un buste de Bellone. Allusion, sans doute, au bombardement de la veille¹.

Quant aux maisons antérieures à celui-ci, leur nombre se restreint de jour en jour. Une maison de la rue Sainte-Catherine, n° 26, porte la date de 1597. Rue des Sables, une mesure est datée de 1617. Digne d'attention et bien conservée est la maison n° 18 de la Montagne de l'Oratoire, non loin de Sainte-Gudule, portant le millésime de 1690. C'est un morceau de fort bon goût et que son joli pignon ferait croire plus ancienne.

De la place de Brouckère où, chose assez contradictoire, s'élève le monument d'Anspach, celui de son devancier étant à l'autre extrémité de la ville, ayant gagné la Bourse, par la rue de ce nom, et la rue au Beurre s'ouvrant vis-à-vis, l'on voit à faible distance se profiler les maisons de la Grand'Place.

Avant, toutefois, de nous engager dans la rue au Beurre, il convient de ne point laisser sans un

coup d'œil l'église Saint-Nicolas, aujourd'hui à peine révélée de l'extérieur et dont la tour, effondrée en 1714, avait durant plusieurs siècles, eu l'honneur de servir de Beffroi communal. Le bombardement avait détruit ses cloches et son carillon, réputé le plus beau du pays.

L'intérieur de cette église est un composé de plusieurs styles. De grotesques piliers du XVIII^e siècle s'y accolent au fût des colonnes ogivales, et

¹ La ville de Bruxelles en a fait le motif principal de son pavillon à l'Exposition universelle de 1910.



Photo Nels.

Le Marché aux Fromages.

le maître-autel, œuvre hybride de van Nerven, que décore un tableau de van Helmont, s'infléchit fortement vers la droite. Cette déviation voulue, au gré de certains archéologues, aurait pour objet de rappeler la tête penchée du Sauveur sur la Croix.

Effet de l'art ou non, cette irrégularité ajoute quelque peu à l'effet pittoresque. Saint-Nicolas est, à Bruxelles, du petit nombre d'églises possédant diverses peintures de valeur.

Dans le bas côté droit une *Cène* par Herreyns, en qui s'éteint le dernier reflet de l'école de Rubens et, lui faisant face, *Josué combattant les Amalécites*, par J. van Orley (1665-1735).

Appliquée à un pilier, en face de la porte latérale, une jolie peinture attribuée à Rubens, *la Vierge en prière près de l'enfant Jésus endormi*. L'original de cette délicate peinture est dans la galerie royale de Schleisheim (Bavière). A remarquer, un peu plus haut, dans ce même pilier, un projectile resté là depuis le bombardement de 1695.

Le coup d'œil de la Grand'Place impressionne comme un décor dont les diverses parties s'agenceraient pour le plaisir des yeux. Indépendamment de l'Hôtel de Ville, et de la Maison du Roi ou « du Pain » réédifiée complètement de 1889 à 1895, la place, dans son périmètre entier, rectangle d'une superficie de près de 65 ares, offre une succession de façades sommées de pignons dans lesquels les architectes paraissent avoir voulu faire assaut de fantaisie dans le caprice des lignes comme dans la recherche ornementale.

L'ensemble est donc très captivant. A les analyser, ces constructions ne sauraient être admises comme des modèles de bon goût. La variété qui, en architecture comme en tout, constitue un élément d'intérêt, ne laisse d'ailleurs point d'opérer d'une manière avantageuse dans la remarquable impression produite ici. Elle aura pour effet de désarmer la critique des puristes. Certains constructeurs nous régalaient de combinaisons très imprévues. Le Pastorana, architecte dont on sait peu de chose, dans la maison dite « le Cornet » siège de la corporation des bateliers, la deuxième des maisons de l'ouest de la place, vise à donner à sa façade l'aspect de la poupe d'un navire de guerre ! On y voit jusqu'aux canons logés dans leurs embrasures !

Il importe de se souvenir des circonstances qui présidèrent à l'édification de ces somptueux locaux, par lesquels les métiers bruxellois tenaient à honneur d'affirmer leur prestige. Comme le disait, en une circonstance mémorable, le bourgmestre de Bruxelles, M. Ch. Buls, en 1897 : « Les

pierres parlent; elles racontent les souffrances, les luttes, les triomphes des pères. »

Le siège de l'ancienne gilde de Saint-Sébastien, ou des Archers, la « Louve » — la louve romaine est sculptée au-dessus du porche, — se couronne fièrement de la figure du Phénix, avec les mots : *Combusta, insignior resurrexi* ! Incendiée le 11 octobre 1690 et, dès l'année suivante réédifiée; ruinée par le bombardement de 1695, la *Louve* renaissait, pour la seconde fois, de ses cendres, en 1696 ! La plupart des autres construc-



Photo Neurdein.

Un des aspects de la Grand'Place (côté est).

tions pourraient en dire autant : toutes avaient subi le même sort en 1695. Toutes avaient péri dans le cataclysme.

C'est à l'architecte Guillaume de Bruyn, mort en 1719, au service de la ville, qu'on doit la plupart des maisons actuelles de la Grand'Place. De lui serait la vaste construction occupant tout le côté est et aux dix-neuf pilastres de laquelle s'adosent les bustes des ducs de Brabant, de Henri II, à Charles II d'Espagne. Au fronton qui couronne la façade, un bas-relief non dénué de mérite, *la Paix ramenant l'Abondance par le Commerce et l'Industrie*.

La rangée de façades sur l'alignement et à la droite (la gauche du spectateur), du palais communal, comprend la jolie maison des Brasseurs,

autre création de de Bruyn, où, couronnant le pignon, figure la statue équestre de Charles de Lorraine, production moderne, du sculpteur Joseph Jaquet (1822-1898), remplaçant une première statue du même prince, descendue pendant la période républicaine. Précédemment, sur ce même piédestal, avait figuré la statue équestre de Maximilien Emmanuel de Bavière, par Marc Devos, image que les Bruxellois rem-

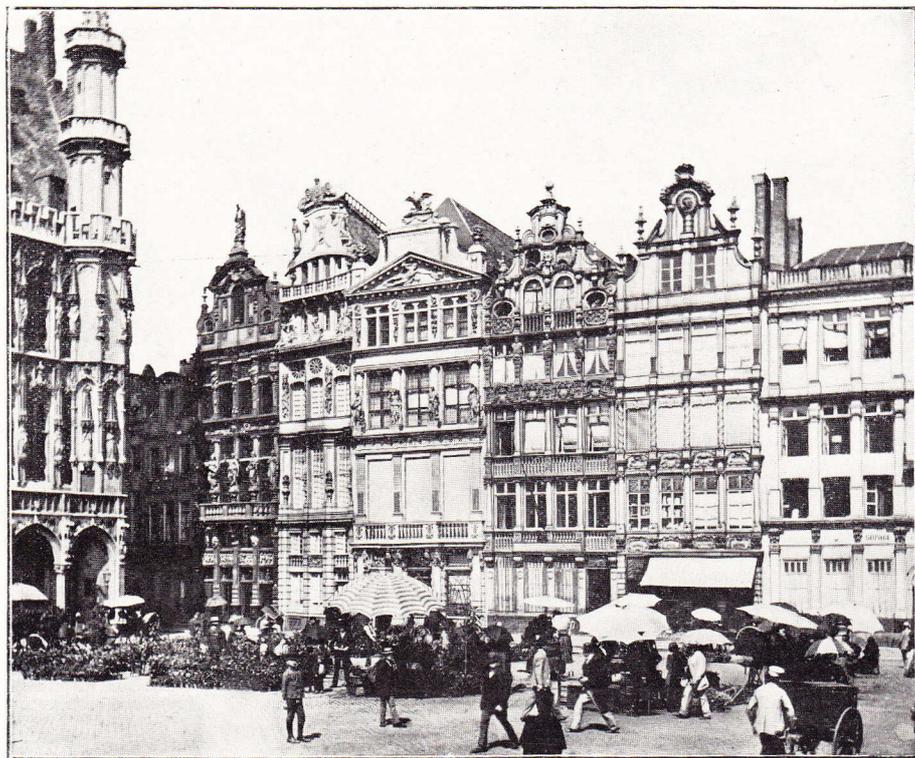


Photo Neurdein.

Aspect de la Grand'Place. Maisons du Cornet, du Phénix, de la Louve, etc.

placèrent en 1752 par celle, prérappelée, du lieutenant de Marie-Thérèse, très populaire dans les Pâys-Bas.

Disons en passant que si rien n'a subsisté de la statue primitive, son modèle réduit, figure au Musée National de Munich et porte l'inscription :

DVX BAVARIE BRVXELLENSIVM SALVS

rappelant la sollicitude de l'Électeur pour les Bruxellois si éprouvés la veille. La dernière maison de cette rangée, la maison de l'Etoile, suppri-

mée en 1850 pour l'élargissement de la rue qu'elle borne et qui alors était le chemin le plus direct vers la gare du Midi, a été depuis réédifiée. Le rez-de-chaussée en portique est décoré d'un bas-relief en bronze hommage au bourgmestre Buls, pour rappeler le zèle déployé par ce magistrat pour la reconstitution de la Grand'Place.

Dans le langage populaire toutes les maisons de la place conservent leur dénomination ancienne. Au « Renard » que décorent de jolies sculptures de Marc de Vos, un nom prédestiné, Vos voulant dire Renard, en

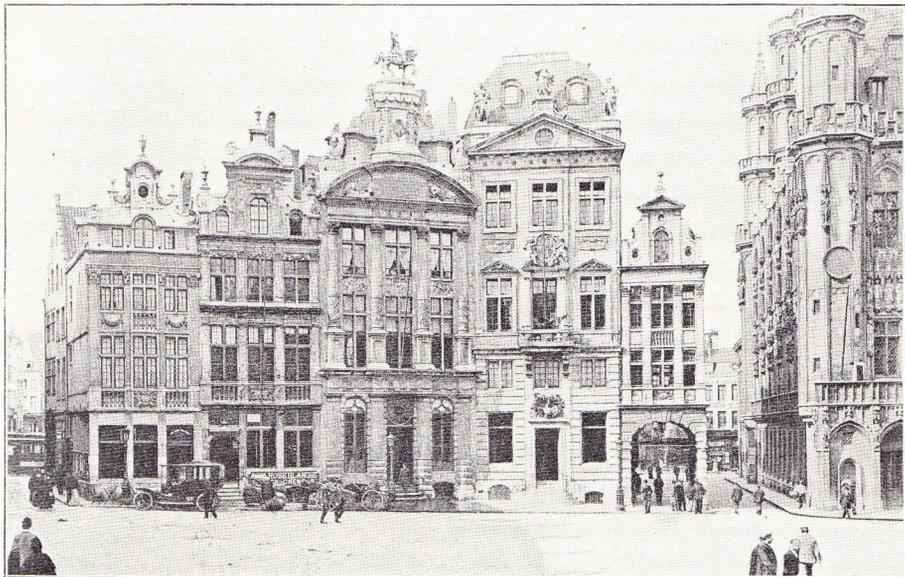


Photo Neurdein

Côté sud de la Grand'Place. Maison des Brasseurs, maison de l'Étoile, etc.

flamand, confine « le Cornet », suivi de la « Louve » à laquelle s'appuie le « Sac » daté de 1697, œuvre de l'architecte Merx, puis la « Brouette », dont la façade est décorée du médaillon classique de Fust, Schœffer et Gutenberg, les pères de l'imprimerie, enfin le « Roi d'Espagne » ou maison des Boulangers, réédifiée au cours des dernières années du XIX^e siècle d'après les plans anciens de Cosyns.

Faisant face à l'Hôtel de Ville, la rangée des maisons partant de la rue de la Colline, n^{os} 20-28, reconstitue la place, non point telle qu'elle fut, mais telle qu'elle devait être, attendu que les constructions qui remplacent aujourd'hui les dernières façades de la rangée ont été textuellement refaites d'après les plans anciens. On a peine à se rendre compte d'une absence aussi totale de sens esthétique que celle dont firent

preuve les possesseurs de ces maisons, lesquels, aussi, mirent une mauvaise grâce insigne à permettre à la municipalité de restaurer, à ses frais, leurs immeubles. C'est au n° 27, avant-dernière maison de la rangée, que logea Victor Hugo, en arrivant à Bruxelles en 1851. Une inscription, à la façade, à la hauteur du deuxième étage en commémore le souvenir; la maison s'appelait la « Taupe ». La maison contiguë, le n° 28, dénommée « le Pigeon », servit de local au serment des arbalétriers, au XVI^e siècle, après avoir été le lieu de réunion de la chambre des peintres.

Centre historique de la capitale, la Grand'Place en est restée le centre de vie populaire. Faut-il rappeler que c'est ici que montèrent sur l'échafaud les nobles victimes de la tyrannie espagnole, d'Egmont et de Hornes (5 juin 1568); ici encore que fut décapité le doyen Anneesens, dont la statue se dresse à front du boulevard du Hainaut, à la place portant aujourd'hui son nom. C'est à l'Hôtel de Ville que flotta d'abord, le 26 août 1830, le drapeau aux couleurs brabançonnnes, symbole de l'indépendance nationale, qu'enfin, le 29 août 1884, fut scellée la réconciliation des souverains de la Hollande et de la Belgique, rapprochés dès longtemps par bien des souvenirs communs.

Plus de cent sociétés ont leur siège social aux divers étages des anciennes maisons corporatives entourant la place. Beaucoup s'y consacrent à la culture de la musique, et c'est un spectacle inoubliable, certes, que celui de la vitalité de ces associations de tout genre venant le soir, après avoir débattu leurs intérêts matériels, répéter les morceaux d'harmonie qui, demain, auront pour effet d'enrichir de nouvelles médailles la hampe déjà si riche de leur superbe bannière.

L'éclairage de la place est prestigieux; sans parler de l'abondance des lumières projetées par les façades des maisons illuminées à tous les étages, c'est chose à signaler comme tout à fait heureuse que l'effet d'un couple de puissantes lampes à arc suspendues à des fils invisibles tendus à travers la place. Leur clarté suffit à tout ce que l'on peut attendre d'un éclairage artificiel.